

Mara
Goyet
Tombeau
pour
le collège

Café Voltaire
Flammarion

Tombeau pour le collègue

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CAFÉ VOLTAIRE

- Jacques Julliard, *Le Malheur français* (2005).
Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon* (2005).
Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006).
Michel Crépu, *Solitude de la grenouille* (2006).
Élie Barnavi, *Les religions meurtrières* (2006).
Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (2007).
Michel Schneider, *L'indifférence des sexes* (2007).
Pascal Mérigeau, *Cinéma : Autopsie d'un meurtre* (2007).
Régis Debray, *L'obscénité démocratique* (2007).
Lionel Jospin, *L'impasse* (2007).
Jean Clair, *Malaise dans les musées* (2007).
Jacques Julliard, *La Reine du monde* (2008).

Mara GOYET

Tombeau pour le collègue

Café Voltaire

Flammarion

DU MÊME AUTEUR

Collèges de France, Fayard, 2003 ; Folio, 2004.
Les Souffrances du jeune trentenaire, Fayard, 2005.
Le Féminisme raconté en famille, Plon, 2007.

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0812-1689-1

À la princesse de Clèves.

« Eh bien, vous n'êtes pas très courageuse, à la moindre difficulté vous renoncez ! »

En colère contre une classe, j'avais annoncé crânement que je quittais le collègue, la Seine-Saint-Denis, l'académie de Créteil. Je ne m'attendais pas à un soulèvement de protestations ni à des lamentations déchirantes ; après dix ans d'enseignement, on devient quelque peu lucide. Je ne pensais cependant pas subir cette remontrance infantilisante mais bien sentie. Les élèves ont du génie pour appuyer là où ça fait mal.

Est-ce lâche de partir quand on sait dans quel état sont les classes ? Une fois que l'on comprend, que l'on a vu, a-t-on le droit, moralement, de s'en aller en pensant avoir fait son temps ? Est-ce quitter le navire ? Défection ou capitulation, je ne sais quel mot conviendrait le mieux.

Brisons là : inutile d'ergoter sur les mots, mon départ ne changera rien. Il sera sans effet ni conséquence. Ce qui m'évite de me lancer dans des tirades testamentaires pleines de culpabilité et de

déchirements intimes. Je ne ferai pas le coup de l'adieu de la bourgeoise à ses petits déshérités. Ni ceux du claquement de porte furibard, de la désolation apocalyptique, de la retraite à Colombey, du déluge après moi, du pamphlet jubilatoire, du « tout ce que je ne pouvais pas vous dire », du « tout ce que vous auriez dû savoir... »

Mon départ n'est qu'un symptôme.

COMME-CI, COMME-ÇA

J'avais décidé de rester. En pénétrant pour la première fois dans la salle des professeurs, je m'étais instinctivement juré de ne jamais changer d'établissement.

Il avait suffi d'une belle façade, d'une mosaïque élégante sur les hauts murs de l'établissement, de grandes fenêtres, de portes vieillotées, d'un cadre rassurant pour me convaincre que j'allais enseigner.

Il avait suffi d'une machine à café, d'une photocopieuse, bref, de tout l'attirail de la mythologie enseignante, pour me convaincre que j'allais aimer enseigner.

Il avait suffi de rencontrer les élèves pour comprendre que rien n'allait sans doute se passer, sinon comme je le voulais, du moins comme je m'y attendais. Ce qui était une très bonne chose.

Il avait suffi de moments difficiles, de maladresses et bévues de ma part pour me donner l'espoir d'avoir encore beaucoup à apprendre et me persuader que je n'allais pas faire qu'enseigner. Mais aussi tirer quelques enseignements, ce qui n'était pas pour me déplaire.

*

Dix ans plus tard, je pars.

Cela s'est fait comme ça : pour la première fois je me suis connectée sur le site Internet des mutations, j'ai cliqué « académie de Paris » et j'ai obtenu mon vœu. Aussi simplement. Ce n'était pas l'aboutissement d'une longue réflexion. Il n'y a pas eu d'hésitation.

Je me fais l'effet de tomber comme un fruit trop mûr d'un arbre. Clic. Simple, net... sans bruit.

Comme je ne suis pas un « personnage » de l'établissement, mon départ n'a aucune importance. Je pars et tout le monde, à juste titre, s'en fiche. Sauf moi, bien sûr... J'en suis triste et soulagée. Je suis déjà nostalgique et un peu craintive pour l'avenir. Je suis perdue mais au moins je sais que je le suis. Je fais le point. Je mesure mon attachement. Je rends hommage.

*

Un collègue parle de « ce qui fut un collègue » pour désigner notre établissement. Tout est dit.

Tombeau pour le collègue.

Mon collègue n'est pas mort. Pas encore du moins. Il joue encore, envers et contre tout, son rôle. Des enfants y entrent, y suivent des cours, en ressortent... Il joue son rôle, mais à sa manière. Pas à la nôtre.

*

Nous continuons à faire comme si : classe, leçons, devoirs, sonneries, récréations, interrogations, notes, appel.

Mais rien ne va plus vraiment comme ça : cris, bavardages, absences, illettrisme, manque de travail, bagarres, fatigue.

Il est possible, à force de contorsions, de continuer de penser que tout va bien malgré une poignée d'élèves récalcitrants.

Mais il est aussi aisé d'estimer que l'on assiste à un naufrage généralisé.

C'est pourquoi, dans le doute, il est parfois plus confortable de se retenir de penser et de recourir aux automatismes intellectuels, aux analyses sommaires, aux causalités rapides et aux accusations mécaniques. Au lieu de raconter.

*

Je pourrais entamer ici le long catalogue de tout ce qui contribue à rendre l'enseignement difficile. Ce serait long, fastidieux et très hétéroclite. Tout joue : du quartier à la mondialisation via l'alimentation... Et c'est parfois à se demander si tout ne joue pas contre nous...

*

Comment ça va au collège ?

J'ai toujours aimé répondre à cette question. C'est un plaisir de raconter les anecdotes, les saillies drolatiques, les situations absurdes et les moments de grâce. Depuis quelque temps, ma réponse prend la forme d'une litanie. Comme je n'aime pas me plaindre, je tente de me ressaisir, de prendre un

ton enjoué ; rien n'y fait, ce n'est pas moi qui suis triste, c'est la situation.

Tâchons, malgré tout, de répondre avec entrain, c'est la moindre des politesses. Comment ça va au collègue ?

*

Par où commencer ?

Par l'air appliqué d'une élève qui écrit sur sa feuille, son stylo Bic orné d'une plume rose s'agitant au gré de la formation des lettres ?

Par un gros crachat irisé sur le sol qui brille au soleil ?

Par une copie parfaite écrite par un élève qui, il y a quatre ans, ne parlait pas un mot de français ?

Par un élève illettré qui ne sait pas où commencent et finissent les mots ?

Par un jeune homme de quatorze ans qui se fait démolir les genoux par un sixième ?

Par l'impatience de retrouver une classe ? Par la peur d'en retrouver une autre ?

*

Pour répondre le plus justement possible, il me faut une boussole. Un fil qui m'évite de m'égarer dans un monde que je perçois comme chaotique.

Partons d'une certitude, peut-être la seule que j'aie : l'autorité est la grande question. Elle est le dahu moderne, l'arlésienne de l'enseignement, le Graal, le talisman éducatif. Elle est ce qui nous reste de force et ce qui nous manque, ce qui nous flatte et nous blesse.

Lançons-nous à sa recherche. Nous devrions, en chemin, explorer les lieux, sonder les cœurs, écouter les histoires. Peut-être verrons-nous se dessiner doucement une image. Elle pourrait être une réponse prudente, respectueuse de la dignité et de la complexité de la situation.

INCARNATIONS

« Il est *slim* votre pantalon ? » demande une sixième.

Elle est tout à fait petite, sage et gentille. Sa question est sincère. Elle attend ma réponse avec curiosité et ne comprend pas pourquoi j'entre dans une telle fureur.

Moi si. Que l'on me soupçonne, moi, l'Institution, l'État fait professeur, de me parer de braies ridicules me peine. Que mon austère pantalon soit *slim* malgré lui me chagrine : les élèves ont l'œil. C'est une des difficultés du métier. Mais ce qui me révolte par-dessus tout, c'est qu'une jeune fille puisse s'adresser à moi de cette manière, sans provocation ni malice, que ce type d'échange soit possible. L'esprit désincarné de la transmission souffre en moi.

Je prends son carnet de correspondance. L'outrage doit être connu. Je m'appête à écrire : « Votre fille m'a demandé si mon pantalon était *slim* » ; je perçois le ridicule de la situation. Il était temps. Je songe un moment à un vague : « Votre fille

doit s'abstenir de faire des remarques déplacées », mais les parents risquent d'imaginer le pire. Je choisis de renoncer. Après tout, je ne suis que moi. Et c'est ça le plus triste.

*

J'ai pourtant un jour décidé de ne plus porter de jeans en classe. C'était à l'occasion de l'un des nombreux sursauts professionnels qu'il m'a été donné de vivre. J'avais entrepris de bannir tout signe extérieur de décontraction ou de jeunisme (avec le temps, cela devient de plus en plus facile). D'être en représentation, comme on dit. Incarner la fonction. Pas de jeans, donc, et pas de baskets. Sauf, bien sûr, de temps en temps, pour créer l'événement et espérer un « dans le fond, elle est sympa » de la part des élèves. Vœu pieux. Chaussures de cuir et pantalon noir : mon uniforme, mon déguisement de professeur, de super-autoritaire.

*

Il est assez peu probable que le siège de l'autorité se situe dans un pantalon ou dans des chaussures. À force d'être nulle part, l'autorité a fini par se retrouver partout. Je l'imagine dans chaque détail : un soulier, un mot plutôt qu'un autre, une boucle de cheveux, un coin de tableau, une couleur de craie, une manière d'ouvrir la porte. Pensée magique.

*

Je suis maintenant devenue une vraie prof. Avec presque toutes les options qui vont avec : l'amour

de l'Auvergne, la pratique de l'œuf dur, les sorties culturelles avec ses enfants, l'impossibilité de lire ou de voir quelque chose sans se demander si ce ne serait pas exploitable en classe, l'idée que le métier exige que l'on se tienne bien, que l'on soit honnête en toutes circonstances, qu'une forme d'austérité est requise. Mais est-ce encore cela un vrai prof ?

*

Je me cramponne aux images d'Épinal. Un rien me choque chez un confrère : un slogan débile dans une manif, des vacances bling bling, des loisirs que je considère comme idiots, une triste histoire de cul, l'ivresse en public... Je ne vaud guère mieux, je ne suis pas bégueule, nous n'avons formulé aucun vœu d'aucune sorte, mais l'immarcescible figure (cryogénisée) du professeur qui « se tient » reste pour moi un horizon. J'aurais voulu que la fonction nous dépasse, que l'Institution nous transforme. Je suis passée de l'autre côté du miroir.

*

J'ai la conviction granitique qu'un enseignant doit avoir une conduite exemplaire. Exemple de quoi, je n'en sais rien. Sans en être personnellement capable. Et en me demandant si quelqu'un croit encore en notre exemplarité. Voilà une ferme conviction !

*

Je félicite un élève pour sa patience et lui dis qu'il ferait un très bon professeur.

Un de ses camarades me rétorque qu'il n'a pas encore tout raté, qu'il peut espérer mieux.

*

Au commencement. J'ai été terriblement déçue par la salle des profs : je pensais en toute sincérité y côtoyer des figures professorales mythiques parmi lesquelles j'aurais tout à apprendre. Je souhaitais être une petite chose à l'ombre de collègues majestueux. Je voulais être leur confrère et leur élève. Et j'ai ressenti une certaine tristesse en comprenant qu'il n'y aurait jamais personne pour me blâmer ou me féliciter de ce que je faisais en cours (à part une inspection de temps à autre).

Avec le temps. Mon jugement s'est affiné. Je tempère ma déception et je revois mes exigences. Je ne serai jamais moi-même le maître sobre et magnifique que j'aurais souhaité être : question d'étoffe.

Faute d'être grandiose, je veux simplement faire le prof et le faire bien. J'ai compris que ceux qui sont enseignants jusqu'au bout, parfois à la limite du cliché, politiquement, culturellement, de leurs lectures à leurs destinations de vacances, avaient un mérite extraordinaire : ils incarnent la fonction envers et contre tout, quand le contexte nous incite à la perdre de vue et à baisser les bras. Ce sont des vrais enseignants qui se vivent et qui sont perçus comme tels : dignes et modestes. Ce sont des modèles : ils ne se pensent pas plus intelligents que leur métier, ils ne friment pas, ne font pas la leçon. Ce sont des passeurs.

Nombre de ceux-là quittent aussi le collège cette année. Ils pensent sans doute ne plus y avoir leur

Mise en page PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELJN000207.N001
Dépôt légal : septembre 2008

